

Compte rendu

Ateliers Quai des langues

**Lundi 15 février et vendredi 19 février 2021**

**Mission de Lutte contre le Décrochage Scolaire (MLDS) de Saint-Nazaire**

animés par Margot Nguyen Béraud

## **1. La MLDS et le groupe**

Le groupe était constitué d'une vingtaine de jeunes gens âgés de 16 à 18 ans, composé du groupe d'allophones « avancés » suivant des cours de FLE à la MLDS, et du groupe de jeunes en remobilisation de la MLDS. Le groupe d'allophones réunissant des jeunes se connaissant depuis octobre 2020, et celui de remobilisation ayant été constitué en janvier 2021. C'était la première fois que les deux groupes fusionnaient pour une activité commune autre que du sport.

Groupe d'allophones : huit jeunes garçons venus du Bangladesh, d'Afghanistan, de Sierra Leone, du Soudan, de Guinée Conakry, de Guinée Bissau ; hébergés en foyer ou dans leur famille, en Loire-Atlantique.

Groupe de remobilisation : une douzaine de jeunes (garçons et filles) aux parcours divers, sortis du système scolaire ou en réorientation professionnelle, suivant des cours de remise à niveau à la MLDS de Saint-Nazaire.

## **2. La préparation de l'atelier**

En amont de l'atelier, avec Amélie Roy-Gagnon, responsable de la MLDS de Saint-Nazaire, il a d'abord fallu choisir quels élèves allophones nous allions toucher, et quel moment précis de ce début de deuxième trimestre nous allions prévoir pour cet atelier de traduction que nous voulions mixte. Ces choix n'étaient pas anodins : en janvier, le groupe des allophones présents depuis octobre est divisé en deux groupes de niveaux et la MLDS accueille un nouveau groupe constitué de jeunes en remobilisation. Il s'agissait donc de participer à la création de la cohésion de ces deux groupes ne se connaissant pas encore vraiment, et qui allaient être amenés à réaliser ponctuellement des choses ensemble jusqu'à la fin de l'année. Nous avons choisi de commencer avec le groupe allophone ayant un niveau plus avancé. Quelques jours avant le premier atelier, j'ai pu m'entretenir avec Sylvie Meunier, la professeure de français du groupe de remobilisation, afin de lui expliquer le déroulé de l'activité, qu'elle me parle de ses élèves (niveau de français, écriture, compréhension, attention, maturité, etc.), et surtout de voir comment nous pourrions éventuellement faire le pont entre mon premier atelier (lundi 15 février), le second (vendredi 18 février) et son cours de français du mercredi. Amélie Roy-Gagnon m'a également fait par téléphone un point sur chaque élève allophone qui participerait à l'atelier. Deux moments fondamentaux pour choisir au mieux les supports textuels utilisés pendant l'atelier et la « formule » ; sachant par exemple que j'aurais en partie affaire à un groupe dont l'attention et la concentration avaient tendance à s'essouffler rapidement, j'ai fait le choix de plusieurs « petits formats » d'activité, afin de ne pas les lasser, en diversifiant les exercices. Je savais par ailleurs que je pourrais compter sur une participation plus active et énergique de la part de certains élèves allophones, souvent moteurs, d'après ce que m'avaient dit la professeure et Amélie.

### **3. Supports textuels et matériel**

2 x 2 heures.

#### **Atelier 1**

1 vidéo de l'émission Karambolage (Arte) : l'onomatopée de la pluie qui tombe, en français et en allemand (1 minute environ).

1 chanson format A4 coloré qui sera transformé en « malle à langues » de notre groupe.

Grands post-it colorés et marqueurs noirs épais.

Cinq exemples de calligrammes projetés (manuscrits anciens et textes plus récents, en latin, en anglais et en français, dont une production réalisée par un élève de lycée trouvée sur Internet).

#### **Atelier 2**

La « malle à langues » du groupe, affichée au mur.

1 vidéo de l'émission Karambolage : l'onomatopée de l'expression de la joie, en français et en allemand (environ 1 minute).

1 planche de la BD Garfield en anglais (3 vignettes), avec en-dessous une version avec les bulles blanchies (1 document pour chaque groupe de 2 ou 3 élèves). Ce document était également disponible au tableau, projeté.

1 document projeté avec une sélection de phrases en français tirées du *Sel de la vie*, de Françoise Héritier, éditions Odile Jacob.

### **4. Déroulé des deux ateliers**

#### *Atelier 1*

Les élèves sont arrivés au compte-goutte mais nous avons pu finalement commencer dans le calme avec dix petites minutes de retard, après que j'ai distribué à chaque élève un critérium avec gomme à l'entrée en leur annonçant que cela leur servirait pour plus tard. J'avais au préalable installé la salle, avec un membre de l'équipe de la MLDS : tables en U, son et vidéoprojecteur. Pour commencer, chacun a été invité à écrire son prénom au marqueur sur des petits panneaux verts disposés sur les tables. Afin de les faire parler tout de suite, j'ai commencé par leur demander si les deux groupes se connaissaient, ce qu'ils avaient déjà ensemble, et ce qu'ils feraient ensemble cette année. Puis j'ai lu tous les prénoms, en leur demandant de me corriger si je me trompais, et j'ai fini par me présenter succinctement en leur montrant mes deux dernières traductions que j'avais apportées. Suivant l'exemple de Lotfi Nia lors de la session de formation à l'animation d'ateliers Quai des langues à Bordeaux en février dernier, je leur ai proposé un tour de salle « des langues qu'on porte en soi », c'est-à-dire que l'on parle, ou que l'on a eu l'habitude d'entendre, ou que l'on est en train d'apprendre,

celles qui nous sont familières à des degrés divers. Je suis partie de moi, comme l'avait fait Lotfi, en leur parlant de l'espagnol (que je traduis), du français (que j'ai appris avec mes parents), de l'arabe, de l'italien, du portugais ou de l'hébreu (des langues que je ne maîtrise pas forcément, mais que j'ai apprises, plus ou moins oubliées, ou juste commencé à apprendre). Au fur et à mesure du tour de salle, j'écrivais sur une grande feuille de canson violette collée au mur, au marqueur noir, les langues citées par chacun. Je ne demandais jamais d'entrer dans les détails du pourquoi du comment, hormis quelques « tu l'as appris à l'école ? » afin de stimuler un peu les élèves francophones qui, à une exception près, sortaient peu du classique « français, anglais, espagnol ». Concernant les élèves allophones, j'ai pris le parti de ne pas les lancer sur le pays d'origine ni le parcours migratoire (nous avons de toute façon convenu en amont avec Amélie Roy-Gagnon que nous n'évoquerions pas ce sujet, sachant que certains élèves ne le souhaitent en général pas). Cela a très bien marché, tout le monde a joué le jeu, souvent avec amusement, comme lorsque, par exemple, un élève bangladais nous a cité au moins sept langues ! Quand je ne connaissais pas les langues mentionnées, ou que je ne savais pas les écrire, je demandais au concerné de venir le faire lui-même. Les professeures présentes ont également participé à ce tour de langues. J'ai ensuite insisté sur le fait que nous avons désormais notre « malle à langues », composée d'une trentaine de langues pour notre groupe, affichée dans la salle, donc.

Nous avons ensuite regardé la vidéo Karambolage « onomatopée de la pluie qui tombe », puis expliqué ensemble ce qu'était une onomatopée. Chacun était invité à donner l'onomatopée de la pluie dans des langues qu'il ou elle connaissait, dont j'écrivais ensuite la transcription au tableau, avec le nom de la langue correspondante. Cet exercice a permis aux élèves d'aborder la notion de transcription de l'oralité (j'ai pu leur expliquer que dans ce cas-là, l'orthographe importait peu) et celle, si complexe, de traduction de l'expression d'un son. De la même manière, lorsque je comprenais mal un son ou que je me trompais en le retranscrivant, l'élève était invité à venir l'écrire lui-même au tableau. Je pense que ce point en apparence anodin est très intéressant : l'intervenant n'est pas un correcteur ni un censeur, l'élève peut nous corriger, de même que la salle est mouvante, on se lève, on se rassied, on peut se déplacer quand il le faut, pourvu que ce soit dans le calme et dans l'écoute ; s'agissant d'adolescents fatigant vite, c'est un réflexe à garder en tête.

Vers 15 h 45, soit après une quarantaine de minutes d' « échauffement », j'ai demandé à chacun de choisir un mot qu'il aimait, dans la langue de son choix, en insistant bien sur ce point : sa langue maternelle, ou pas. Le mot qu'on veut, dans la langue qu'on veut. Mais un mot qui nous parle, qui est important pour soi. Des post-it géants et des marqueurs étaient à disposition des élèves ; je leur ai demandé, dès qu'ils auraient pris le temps de choisir leur mot, de l'écrire en gros sur un post-it et de le coller où ils le voulaient dans la salle, de façon que tout le monde puisse le voir. Ensuite, chacun a dû expliquer oralement en français au reste du groupe son mot, pas tant les raisons du choix, mais la signification du mot. J'ai été surprise de voir à quel point beaucoup avaient énormément de mal à le faire, surtout chez les francophones (ce n'était pas une question de niveau de langue) ; j'ai tâché de les inciter à définir et à expliquer le sens aux autres sans recourir à la tautologie (par exemple pour les mots en apparence simples comme « dormir » ou « argent » ou « sentiments »). C'était aussi l'occasion de les inciter à s'exprimer plus fort, plus clairement, en articulant, pour que tout le monde puisse comprendre. Bref, apprendre à s'adresser à tout le groupe et à se défaire de la croyance d'un sens « évident ». Là encore, tout le monde a joué le jeu, et j'ai tâché de ne pas brusquer les moins loquaces ou les plus timides, tout en les titillant un peu.

Les murs une fois couverts de mots, chacun devait en choisir un (pas le sien) et venir écrire sa traduction en-dessous (là encore, dans la langue de son choix, toujours sur les post-it collés aux murs). Puis nous avons enchaîné par un autre tour de salle, où chaque traducteur était invité à lire les deux

mots, en langue source et en langue cible ; en n'hésitant pas à se faire aider des autres, s'il avait oublié comment prononcer ou lire le mot traduit. Il est intéressant de noter que les francophones n'ont pas forcément choisi un mot en français à la base (mais par exemple en italien, allemand, anglais, japonais ou espagnol), et que les allophones n'ont pas tous choisi leur langue maternelle, bien que cela ait aussi été le cas (soussou, pachto, ourdou, par exemple) ; certains ont en effet choisi des langues tierces, apprises lors de parcours migratoire (par exemple l'anglais, que certains utilisent encore beaucoup en France ; mais aussi l'allemand, dans le cas d'un élève Soudanais ayant passé quatre ans en Allemagne). Ce phénomène s'est également produit lors de la deuxième phase des post-it, celle de la traduction.

Vers 16 h 15 (soit 1 h 15 après le début de l'atelier), j'ai projeté au groupe cinq exemples de calligrammes (cf. documents annexes), en leur demandant de réagir à ce qu'ils voyaient, d'essayer de définir, en fonction de ces exemples, ce qu'était un calligramme (un texte qui est aussi une forme). Le premier que je leur ai montré, la pomme en anglais, a particulièrement suscité des réactions. Spontanément, deux élèves allophones se sont mis à le lire à voix haute, à deux voix, comprenant et exprimant la dimension comique du texte (répétitions, rythme, « yum », « yuk », etc.). J'en ai profité pour faire un peu de traduction sauvage, c'est-à-dire leur demander à brûle-pourpoint ce que signifiait tel ou tel mot. Nous avons ainsi pu reprendre le concept d'onomatopée (dégoût, plaisir de manger). J'ai ensuite demandé à chaque élève de choisir le couple de mots de quelqu'un d'autre (un mot et sa traduction, sur un post-it géant collé au mur) et de commencer l'écriture en solitaire d'un calligramme, sur papier blanc, avec le critérium distribué en début d'atelier. J'ai précisé qu'ils auraient pour ce faire vingt minutes et qu'ils termineraient ce travail le mercredi en cours de français avec leurs professeures Maria-Satiah Paris et Sylvie Meunier. J'ai donc insisté sur le fait qu'ils me montreraient leurs productions finales le vendredi, soit trois jours après, lors de notre deuxième atelier. Durant cette vingtaine de minutes restantes, je suis passée voir l'avancée de la réalisation, aidant ou orientant ceux qui avaient du mal à démarrer, ou à trouver l'inspiration, et discutant de ce qu'ils faisaient avec ceux qui étaient déjà lancés. Là encore, il s'agit d'aider les élèves bloqués à se lancer, à oser, mais avec douceur. La présence des deux professeures de français a été très précieuse : tout au long de l'atelier, elles ont reprécisé les consignes à voix basse à certains élèves qui n'avaient pas tout saisi, et sont allées stimuler comme moi certains élèves qui en avaient besoin. Cette collaboration professeures/animatrices s'est très bien passé, naturellement et spontanément.

L'atelier s'est terminé à 17 heures.

## *Atelier 2*

Le deuxième atelier a eu lieu le vendredi, soit trois jours plus tard, à 9 heures du matin, un horaire moins adapté pour ce type de public, qui a eu plus de mal à démarrer que le lundi à 15 heures.

Nous avons commencé la séance par l'affichage de la version définitive des calligrammes terminés en cours de français (le mercredi pour le groupe de remobilisation, le jeudi pour le groupe des allophones). Chaque élève était invité à coller le sien (et ceux des absents) sur les murs de la salle. Nous sommes tous restés debout, et j'ai ensuite pris « au hasard » quelques calligrammes en demandant à leur auteur de le lire à voix haute, et aux autres de bien écouter (environ huit) ; pour les calligrammes en langues autres que le français, j'ai demandé aux autres élèves s'ils comprenaient certains mots (par exemple pour le calligramme « maison », en portugais, réalisé par un jeune venu de Guinée Bissau). Les productions des élèves, grâce à l'engagement des deux professeures de français, se sont révélées d'une très belle qualité, très profondes et très travaillées (format 43, utilisation de feutres de couleurs, paillettes, etc.). Les professeures m'ont par la suite dit que cet exercice avait permis à plusieurs élèves d'exprimer des choses difficiles qu'ils n'avaient pas encore eu l'occasion de

formuler. Parmi les mots-concepts choisis, traduits, puis dessinés, on trouvait : manger, dormir, argent, maison, parapluie, chat, paranoïa, croire en soi, amis, jaune, football, viens ici, la vie, sentiments, jouer, lundi, patronne, etc.

En guise de nouvel échauffement, j'ai rebondi sur le mot « kischta » (liasse de billets dans le jargon des dealers ; par extension l'argent en général), choisi par un des élèves en remobilisation lors de l'atelier du lundi, grâce auquel nous avons pu aborder ensemble la notion d'argot, qu'un autre élève avait habilement défini comme « la langue de la rue ». J'avais demandé à l'élève ayant choisi ce mot d'en chercher l'étymologie pour le vendredi, ce qu'il n'a pas fait, mais cela m'a donné l'occasion de leur demander de citer des mots ou expressions argotiques qu'ils employaient et dont ils connaissaient ou pas l'origine. Cela a très bien fonctionné et réveillé le groupe. Nous avons écrit plusieurs de ces mots au tableau et tâché de définir ensemble ce qu'ils signifiaient, leurs nuances et leur registre, ainsi que leur étymologie supposée. Les francophones n'avaient souvent pas conscience qu'il s'agissait de mots venus de l'arabe, et la présence des arabophones parmi les allophones a permis de faire la lumière là-dessus (ex. archeum, belec, wallah, wesh). Après cette mise en commun de mots d'argot et une discussion sur la question du registre (« Ah non, je ne dirais pas kischta à mon banquier ! », s'est exprimée une élève). J'ai voulu poursuivre l'échauffement avec une nouvelle vidéo Karambolage (l'expression de la joie), mais curieusement c'est tombé un peu à plat. Comme quoi, ce qui marche une fois ne marche pas systématiquement.

Vers 9 h 50, j'ai projeté une planche de la BD Garfield, en anglais, en les faisant participer (lire à haute voix en anglais, me décrire les images, ce qu'ils voyaient, l'enjeu de la planche, les expressions des personnages, etc.), puis je leur ai demandé de former des petits groupes (de deux ou trois) qui mélangeraient le groupe de remobilisation et le groupe d'allophones ; évidemment, personne n'a bougé, mais j'ai pu compter sur l'intervention d'une des professeures de français pour les former elle-même avec plus de rapidité, de pertinence et d'efficacité. Cela m'a bien aidée. Nous avons déplacé les tables ensemble pour former des îlots dans la salle. Ensuite, je leur ai distribué un document par groupe (cf. document annexe) en leur demandant de compléter les bulles blanches par une traduction en français, en précisant qu'ils devaient s'entraider (les allophones avaient souvent un meilleur niveau d'anglais que les francophones) et produire une traduction commune. Je suis ensuite passée de table en table pour m'assurer que tout allait bien, rectifiant çà et là la compréhension de certains et leur donnant parfois des pistes quand cela « bloquait ». Tous les groupes sont arrivés à une traduction aboutie ; je les ai ensuite invités à lire à voix haute leurs bulles en français, en commentant ou en leur posant des questions sur leur choix de traduction. Comme toujours en atelier de traduction, quel qu'il soit, chaque groupe avait fait des choix parfois différents, parfois identiques. Nous en avons parlé.

La dernière partie de l'atelier aurait dû durer plus longtemps mais j'ai été prise de court par le temps (après en avoir pris plus que prévu au moment des mots d'argot, de leur signification et leur étymologie). J'ai cependant pris la peine de l'introduire en leur présentant... un imposant sachet de gros sel de Guérande (c'est la région !) en leur demandant ce que c'était et de m'expliquer à quoi cela servait. Ce qui les a un peu déroutés au début, mais ils ont finalement réagi et donné des explications pertinentes (« ça se récolte dans les marais salants, pas loin », « ça sert à assaisonner », « à donner du goût aux plats », « on en met dans tous les plats », etc.). J'ai fait une petite incursion par l'espagnol en leur parlant de l'adjectif *salado-salada*, qui signifie avoir du caractère, du chien, du charme. Ce qui m'a permis d'expliquer l'ouvrage de l'anthropologue Françoise Héritier, *Le Sel de la vie*, une sorte de liste de moments de sa vie (anodins ou pas) qui en ont fait « le sel », c'est-à-dire qui n'appartiennent qu'à elle, qui ne pourront jamais lui être retirés et qui ont fait de sa vie une existence unique, comme toutes les existences. Certains ont eu du mal à comprendre la métaphore, mais globalement cela a plutôt marché. Une volontaire nous a ensuite lu ma sélection de ce que j'ai appelé « grains de sel de la vie »

puisés chez Françoise Héritier (cf. document annexe). J'ai ensuite suscité leurs réactions : se reconnaissent-ils dans certains de ces éléments ? Première réaction : « non ». Puis, en fouillant un peu : « Ah mais si, c'est vrai que c'est agréable de dormir étalé sur le dos », « moi ce serait plutôt un trait noir, pas bleu ». Je leur ai ensuite demandé d'écrire chacun trois « sels » dans la langue de leur choix. Cet exercice a d'abord posé des problèmes à certains, et il a fallu accompagner plusieurs élèves pour qu'ils arrivent à produire des phrases même très simples (le classique « je n'ai rien à dire », « je ne sais ce que j'aime »). Là encore, la présence des professeures de français m'a beaucoup aidée. Finalement, chacun a réussi, et certains en ont même écrits cinq ou six ! Très poétiques pour certains, plus prosaïques pour d'autres, plus ou moins intimes. Chacun a ensuite lu à voix haute ce qu'il voulait (j'avais précisé que chacun lisait ce qu'il voudrait partager avec les autres, que chacun pouvait garder pour soi ce qu'il voulait). Un participant a spontanément fait le choix d'écrire en deux langues (pachto et ourdou, dans mon souvenir). Faute de temps (l'idée initiale était de faire traduire ces « sels », à l'écrit, par son binôme de traduction de Garfield, dans la langue de son choix) les allophones ont traduit oralement en français pour le reste du groupe. L'écoute a été respectueuse et attentive.

L'atelier s'est terminé à 11 heures, dans un frémissement pré-vacances.

## **Conclusion**

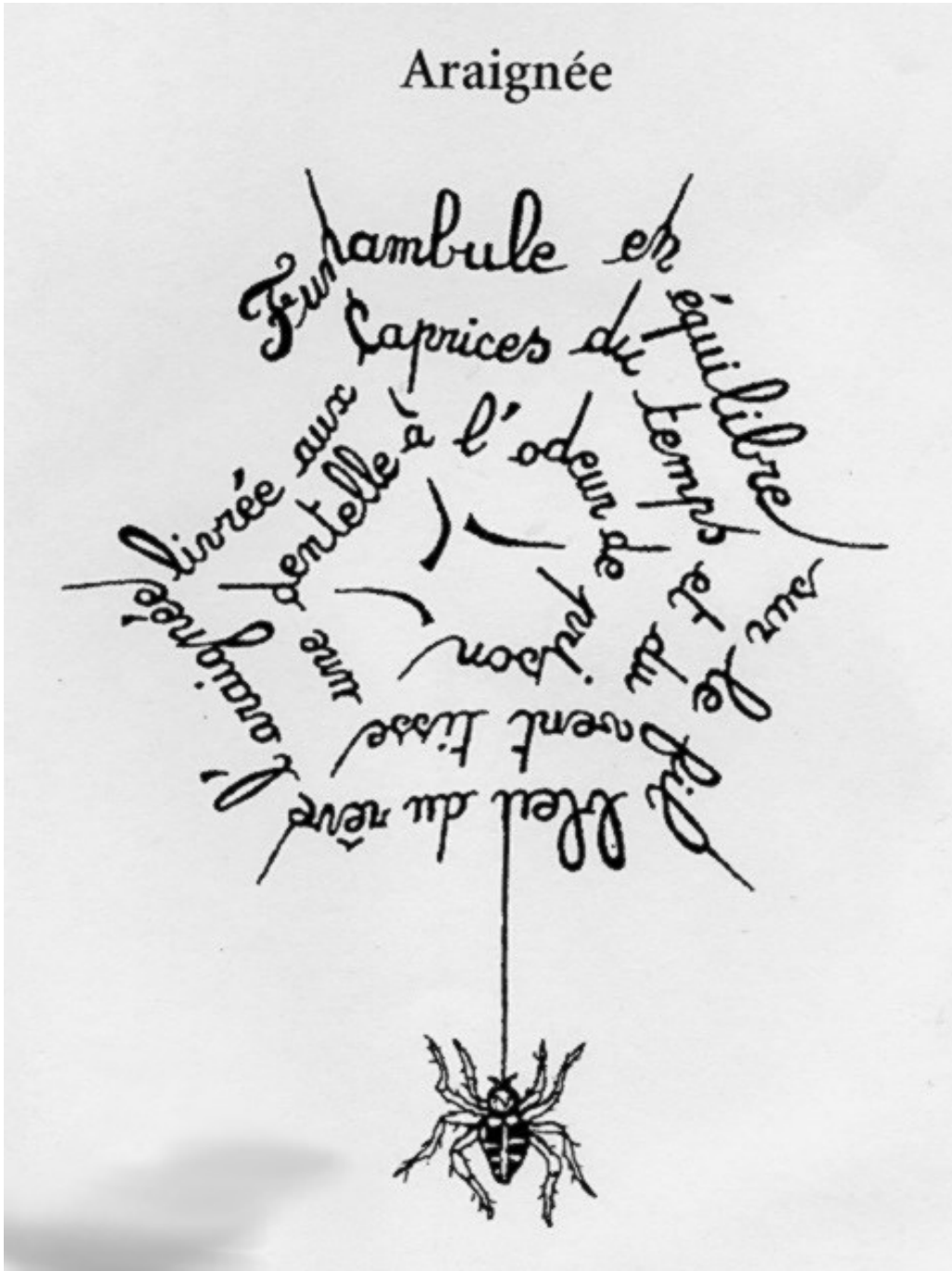
Deux ateliers particulièrement riches et denses, qui ont provoqué des réactions et des embryons de discussions fortes autour de la langue, grâce au concret des activités proposées. Ils ont donné l'occasion à tous les élèves de s'emparer de leurs langues, écrites comme orales, pour apprendre ou réapprendre à formuler, à expliquer, à partager et à exprimer clairement des idées et des ressentis ; principe fondamental de la traduction. Les deux groupes se sont rencontrés et mélangés autour d'activités à la fois ludiques, créatives et intellectuelles ; ils et elles ont spontanément commencé à produire des discours sur la langue (étymologie, onomatopée, registres de langue, définir des termes, validité de ses choix de traduction, etc.). Le tout dans une atmosphère respectueuse et concentrée, de bonne volonté. Les professeures m'ont d'ailleurs fait part de leur bonne surprise quant à l'attention et à la concentration des élèves lors de ces deux ateliers et pendant la session calligrammes du mercredi et du jeudi en mon absence. Certains élèves, par l'intermédiaire des langues, de la création textuelle et du dessin, ont réussi, d'une manière ou d'une autre, à exprimer des choses importantes de leur vie personnelle.

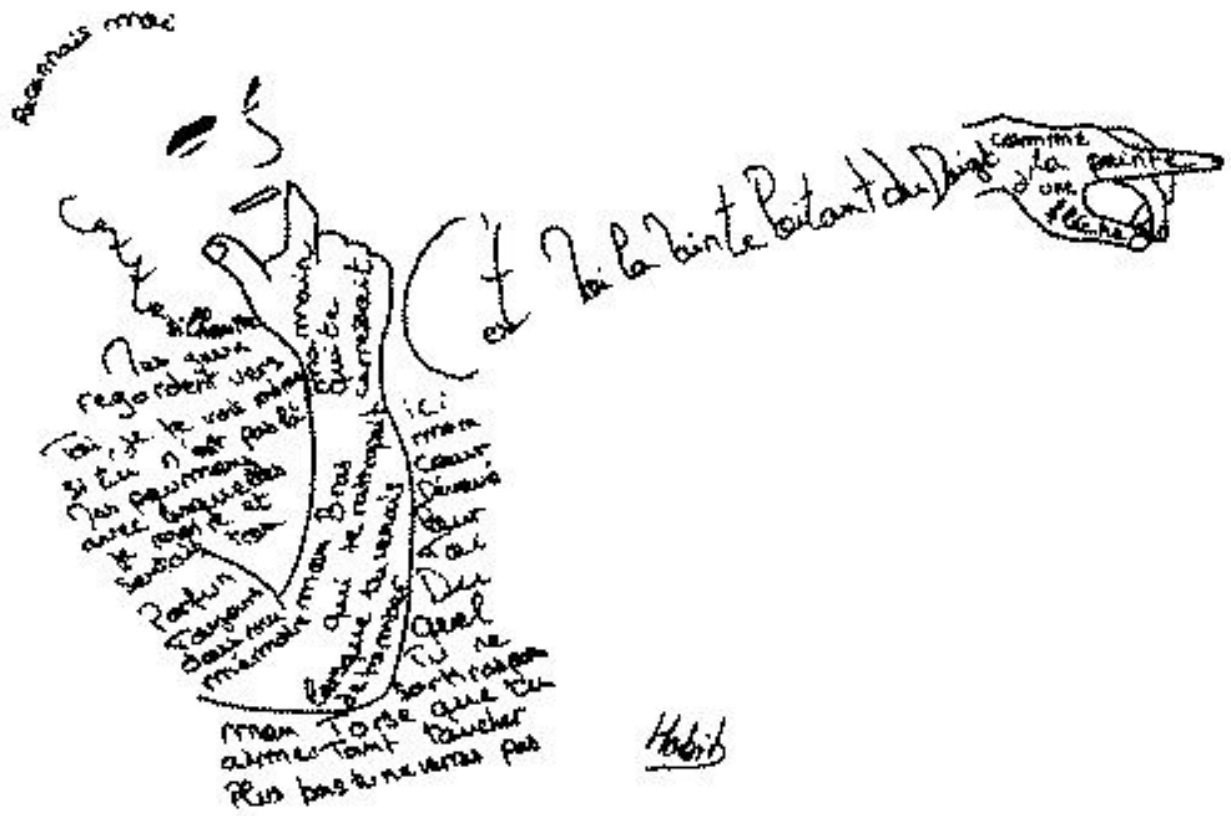
---

## **Annexes : supports de l'atelier**

# Calligrammes

## Araignée





Aratea du 9<sup>e</sup> siècle :

<https://abao.be/boutique/blog/post/aratea-calligrammes-du-neuvieme-siecle.html>



s  
t  
e  
m

apple apple apple apple  
apple yum apple yum apple yum apple  
juicy juicy juicy juicy juicy juicy juicy juicy  
crunchy crunchy crunchy crunchy crunchy crunchy  
red yellow green red yellow green red yellow green red  
apple apple apple apple apple apple apple apple apple apple  
apple apple apple apple apple apple apple apple apple apple  
apple apple apple apple apple apple apple apple apple apple  
yum delicious yum delicious yum delicious yum delicious yum  
yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum  
yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum  
yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum  
yum yum yum yum yum yum wormy worm yuk yuk yum yum  
yum yum yum yum yum yum wormy worm yuk yuk yum yum  
yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum yum  
yum delicious yum delicious yum delicious yum delicious  
apple apple apple apple apple apple apple apple apple  
apple apple apple apple apple apple apple apple  
apple apple apple apple apple apple apple  
red yellow green red yellow green red  
crunchy crunchy crunchy crunchy  
juicy juicy juicy juicy  
apple apple

Planche du Comic américain *Garfield*, de Jim Davis



---

**Le Sel de la vie**  
par Françoise Héritier  
Extraits

...Tenir la porte à un élégant vieux monsieur, humer l'air du petit matin frais, regarder les branches secouées par le vent, sourire à qui ne s'y attend pas, dormir étalé sur le dos, pleurer au cinéma, soupeser un melon, arroser ses plantes et leur parler, avoir un parapluie quand il faut et assez grand pour plusieurs, hurler de joie devant un tir irrattrapable au football, caresser, être caressé, avoir des secrets, aller à la pêche aux coquillages lors des grandes marées, ne plus avoir mal au dents, goûter le caramel salé, être bêtement content de ce qu'on vient de faire, mettre ses mains derrière sa tête et ses pieds sur la table basse, se faire un joli trait bleu au bord des yeux, échapper à un taureau furieux...